

## Dogan Özgüden : Mémoires d'un journaliste patriote rendu apatride

Après 57 années de métier, dont près de 40 ans exercés en exil à Bruxelles, le journaliste Dogan Özgüden (1936, Ankara) a décidé de mettre sur papier une partie de ses mémoires. Écrit en langue turque dans un style littéraire particulièrement agréable à lire, l'imposant ouvrage de 553 pages retrace le parcours très particulier de ce fils de cheminot, passionné par le journalisme, le syndicalisme et la gauche radicale turque, qui sera contraint, en 1972, de fuir la répression et la dictature militaire sans jamais renier son combat pour les valeurs qu'il veut défendre.

À Bruxelles, où il a créé l'agence de presse Info-Türk et les Ateliers du Soleil avec sa compagne Inci Tugsavul, Dogan Özgüden est devenu la figure de proue et, désormais, le patriarche de l'immigration turque progressiste. À ce titre, il est un des pionniers de la diversité bruxelloise.

Dans cet ouvrage, Özgüden raconte ses années turques. Ses années belges feront l'objet d'une suite. En avant-première, POLITIQUE a demandé à Mehmet Koksak d'en traduire quelques extraits et de les présenter. ■



Dogan Özgüden, *Vatansız Gazeteci, Cilt 1 (Sürgün Öncesi)*, Bruxelles, éditions Info-Türk, 2010. La traduction française de cet ouvrage est en préparation.

Pour toute information :  
fondation@info-turk.be.

Né en Belgique, Mehmet Koksak est journaliste indépendant. Il a créé l'agence de presse Parlamento.com et est secrétaire de rédaction du site *Brussels Voice*. Pour POLITIQUE, il a coordonné le thème du numéro 36 (octobre 2004) intitulé « Voyage au Türkbeekistan ».

© Mehmet Koksak



1954 : Le premier reportage d'Özgüden, avec le capitaine de l'équipe nationale de football Cihat Arman.

## UN CONSTAT DE COLÈRE

« Ces notes sont celles d'un journaliste socialiste forcé à l'exil politique par la junte militaire du 12 mars 1971 et déclaré "apatride" par la junte militaire du 12 septembre 1980 », précise l'auteur dès le début de l'ouvrage. On perçoit rapidement dans son style un certain soulagement d'être à la fin d'un parcours dont il ne renie rien, mais aussi un brin de nostalgie pour les lieux de sa naissance et de ses premiers engagements qu'il n' imagine plus avoir l'occasion de revoir à cause du contexte politico-judiciaire qui le cible toujours.

« Étant arrivé en Europe en utilisant un faux passeport dans le but de sensibiliser l'opinion publique contre la junte militaire du 12 mars [1971], j'ai sans cesse couru d'un pays à l'autre rempli d'angoisse et de désespoir, mais toujours motivé par l'enthousiasme de l'espoir. (...) À présent, je suis à la fin de ma vie après avoir franchi avec difficultés cette forêt obscure de l'exil. (...) Je ne sais pas si je pourrai revoir la Turquie où je suis né à Kalecik [halte ferrovière dans la banlieue d'Ankara], où j'ai grandi en partageant l'affreuse misère du paysan des terres arides d'Anatolie centrale durant les années de guerre, où j'ai dû partir sur le chemin de l'exil dès l'âge de sept ans et où j'ai mené dès mes 16 ans un combat permanent pour la liberté des peuples opprimés. L'État turc ne s'est pas contenté de nous forcer à l'exil pour ensuite nous déclarer "apatrides", il a également utilisé toutes les formes de menaces et de diffamations pour saboter nos travaux en Belgique en utilisant son ambassade, son consulat, ses Loups gris, ses associations ultranationalistes et fondamentalistes religieuses et ses "journalistes" au service de son régime. Dans cette perspective, je ne crois pas que je pourrais revoir à nouveau la Turquie. (...) Avec ou sans patrie, l'important est d'arriver à vivre avec honneur sans avoir dû se plier. Quant à moi, je suis fier de tout ce que j'ai vécu », conclut ce journaliste que l'État turc dépossèdera de sa nationalité pour le proclamer « vatansız » (apatride) par décision du Conseil des ministres. Au fil des années, l'homme qui nous dévoile sa véritable identité et relate ses multiples combats politiques, apprend lui-même pas à pas à apprivoiser ce qualificatif réputé insultant de « vatansız » pour en faire un trait particulier de sa propre personnalité. Il arrive même à relier ce trait à son propre vécu.

« Le mot "vatansız" se traduit en français par "apatride", en allemand par "heimatlos"...

Lors d'une réunion dans la région bilingue de Bruxelles, je m'étais présenté en français comme apatride mais le terme "heimatlos" m'était plus familier. Ma mémoire m'avait subitement ramené vingt ans en arrière dans mes années de jeunesse, au milieu des années 1960 où la lutte révolutionnaire était la plus excitante et la plus porteuse d'espoir. Subitement,

j'avais l'impression de revoir Rıza Heımatlos devant moi. C'était en 1962, époque où nous organisions à Izmir les premières activités du Parti ouvrier de Turquie (Türkiye İşçi Partisi - TIP). L'une des tâches les plus importantes qui nous avait été demandée par le parti était d'organiser une grande campagne pour l'abrogation des articles 141 et 142 du code pénal turc. Ces articles pesaient comme une épée de Damoclès au-dessus des mouvements de gauche en Turquie. »

## LOIN DU NATIONALISME

Journaliste, syndicaliste mais aussi militant politique dans une formation d'extrême gauche socialiste turque (Parti ouvrier de Turquie - TIP), le mélange des genres n'est pas vraiment une singularité héritée de la confrontation des blocs idéologiques de l'époque de la Guerre froide, comme en témoigne aujourd'hui plusieurs cas de journalistes belges qui avouent *a posteriori* avoir détenu une carte de parti tout en exerçant leur métier. Mais ici, on doit relire les passages autobiographiques dans le contexte de la Guerre froide au niveau international ainsi que de ►

« Je suis fier de tout ce que j'ai vécu », conclut ce journaliste que l'État turc dépossèdera de sa nationalité pour le proclamer « vatansız » (apatride) par décision du Conseil des ministres.

▶ la polarisation politique en Turquie qui connaîtra deux coups d'État militaires en 1960 et 1970. Le climat insurrectionnel des années 1960 conduit Dogan Özgüden à rester loin du nationalisme mais proche des nationalités et même des apatrides.

« Pas un jour ne passait sans que Riza, cet imposant migrant d'origine yougoslave, ne débarque au bureau avec des centaines de signatures récoltées. En plus, il n'était même pas membre du parti... Même au siège du parti à Istanbul, on s'étonnait de voir affluer autant de signatures en provenance d'Izmir. Un jour, alors que Riza débarquait à nouveau avec une liasse de nouvelles signatures, je l'ai interpellé :

- Riza, comment fais-tu pour récolter autant de signatures ?

- Je suis un ex-Partisan [mouvement armé de résistance yougoslave d'inspiration communiste dirigé par Josip Tito]. Je connais la lutte. J'ai combattu en Yougoslavie dans les rangs de Tito.

- D'accord mais pourquoi es-tu particulièrement actif sur ce sujet des articles 141 et 142 ?

- Comment ne pas l'être ? J'ai moi aussi une affaire découlant du 142 !

- Mais tu n'es même pas encore membre du parti !

- Je ne peux pas ! Sais-tu que je suis "heimatlos" ? Si je devenais membre, vous et le parti auriez des problèmes, non ?

- Cela veut dire quoi "heimatlos" ?

- Cela veut dire que je suis sans patrie. Cela fait des années que je suis arrivé de Yougoslavie et on ne m'a toujours pas accordé la nationalité turque. J'ai également perdu la nationalité yougoslave. En plus, j'ai ces affaires "142" sur le dos.

D'après ce qu'il me racontait, la vie d'un heimatlos ressemblait à un enfer : contrôle permanent par les services de police, pas d'accès aux droits civiques et sans certitude de statut pour l'avenir. (...) Des années plus tard, je crois que c'était en 1969, alors que j'étais fort occupé à finaliser la sortie de la revue Ant, j'ai revu Riza l'heimatlos en face de moi : "J'en ai marre du statut d'heimatlos, m'a-t-il déclaré, je quitte la Turquie pour ne plus jamais y revenir !" Je savais qu'il aimait aussi beaucoup la Yougoslavie où il avait combattu aux côtés des Partisans mais il voulait surtout vivre en Turquie et y mener le combat pour le socialisme. Même l'État turc – qui est déjà sans merci pour ceux qui sont nés et qui ont grandi dans le pays – avait fait le maximum

avec sa police, sa bureaucratie et sa justice pour le décourager. (...) Deux ans après le départ de Riza, Inci et moi-même allions également être forcés de quitter la Turquie suite à la chasse à l'homme déclenchée après le coup d'État du 12 mars. C'était d'abord un exil politique puis suite au coup d'État de 1980 et sur ordre d'Evren Pasa plus de 200 opposants comme nous vivant à l'étranger allaient officiellement être déclarés apatrides ou "heimatlos". »

### ACCUSÉ DOGANGÜN ÖZGÜDEN, LEVEZ-VOUS !

Dogan Özgüden profite de ce débat sur la patrie et l'apatridie pour ramener la question à ses origines, à sa naissance et à ses parents en fournissant une description très détaillée sur sa véritable identité.

« C'est au matin du 12 février 1936, au lever du jour, dans la station ferroviaire d'Irmak à Kalecik près d'Ankara que je serais né. D'après les dires de ma mère, c'est la raison pour laquelle on m'a prénommé "Dogangün" (littéralement : "le jour qui se lève")... Certes, je suis né un 12 février, mais ma carte d'identité indique le 27 février 1936 car il a fallu visiblement 15 jours à mon père pour quitter la station et atteindre le service de l'état civil de la localité la plus proche afin de faire acter mon existence... Juste après ma naissance, étant le fils d'un cheminot, il paraît que j'étais continuellement ballotté d'un bout d'Anatolie centrale à l'autre dans un wagon noir, en fonction des affectations de mon père. Autant que je m'en souviens, j'ai toujours été appelé Dogan, personne ne m'a appelé par mon prénom "Dogangün" jusqu'à ce que je sois journaliste et inondé par des dizaines de procès. Les greffiers des tribunaux criaient mon prénom complet pour ma comparution : l'accusé Dogangün Özgüden ! »

### L'ANATOLIE A AUSSI FAIM D'INFORMATIONS

La Turquie des années 30-40 est un pays sous-développé avec une économie largement basée sur l'agriculture. On n'y penserait pas à première vue mais le pauvre paysan anatolien n'a pas seulement besoin de manger, il a aussi besoin d'être bien informé, rappelle le journaliste de gauche.

« Oui, l'Anatolie avait faim de pain...

Mais elle avait aussi faim d'informations.

Pas de radio, pas de téléphone, pas de journaux, aucun moyen de communication n'atteignait les

1968 : Dogan Özgüden et Inci Tugsavul préparent l'hebdomadaire socialiste Ant.

villages turcs. D'ailleurs, le taux d'alphabétisation y était terriblement bas. Ce n'est que grâce à l'arrivée, par train et de manière irrégulière, de quelques numéros des quotidiens comme Ulus et Cumhuriyet à l'attention de mon père, qu'on arrivait à suivre les changements dans le monde. Lorsque mon père devait se rendre, pour effectuer des démarches administratives ou pour des achats, dans des localités plus proches comme Amasya, Zile, Turhal ou Artova, il revenait généralement avec une pile de livres et de périodiques.

Il lisait, aux villageois qui passaient par la station, les actualités en Turquie et dans le monde et il débattait même avec eux sur certains sujets.

Il y avait les villageois "Almanci" (pro-allemands) et les villageois "Rusçu" (pro-russes)... Mais tous avaient une grande peur que la guerre ne débarque en Turquie. (...) Le pauvre paysan, même s'il ne savait ni lire ni écrire, utilisait ces journaux à d'autres fins. Il les coupait en petits morceaux qui lui servaient à rouler son tabac illégal et fabriquer sa propre cigarette. (...)

De temps en temps, on recevait aussi des journaux populaires illustrés comme Karagöz et Köroğlu. À l'époque, ces arrivages constituaient ma plus grande joie. J'ai encore en mémoire le monsieur bolchévique à forte moustache et portant un drôle de chapeau (Staline), l'autre à la petite moustache et à la touffe de cheveux rasés (Hitler). Il y avait aussi parfois celui qui s'identifiait à l'Oncle Sam ou un autre avec un énorme cigare en bouche sans oublier la Française à l'élégance parisienne, l'Italien au chapeau à plume et le Japonais aux yeux bridés. »

## L'ARRIVÉE DE LA RADIO

À travers le récit d'une vie racontée à la manière d'un scénario de long métrage, on découvre aussi un résumé des avancées technologiques qui bouleversent à chaque fois la profession de journaliste : les mutations technologiques qui affectent le métier et l'accès à l'information des couches les plus défavorisées de la population. Ainsi, c'est l'arrivée de la radio dans les villages les plus éloignés qui améliore visiblement et considérablement l'accès à l'information du grand public. Mais la manière anecdotique avec laquelle le village du petit Dogan découvre cette merveille technologique vaut la peine d'être relatée.

« Toute la population dans la station avait

rejoint notre salle de séjour, le souffle coupé, nous attendions tous ce moment magique... Après quelques temps, des paroles et des commentaires se dégageaient de l'appareil... Certaines personnes avaient déjà vu et écouté une radio mais beaucoup n'étaient même pas au courant de l'existence d'une telle technologie.

- Mais comment est-ce possible, voyons ? Vous voulez dire que le gars parle depuis Ankara et nous arrivons à l'écouter instantanément à partir d'ici ? Doit-il se connecter au réseau télégraphique pour faire cela ?

Mon père répond :

- Non, pas en se connectant au réseau télégraphique mais avec ça, précise-t-il en montrant un câble d'environ dix mètres. Ceci va capter la voix dans l'air pour la transmettre à la radio et la radio va nous la retransmettre... (...) C'était comme si notre cœur allait s'arrêter... Une lumière verte s'allumait et s'éteignait rapidement... D'abord un bruit strident...

mon père relisait son manuel, il bougeait un autre petit bouton de gauche à droite. Subitement, des propos qui ressemblaient à l'aboiement d'un chien remplissaient la pièce. Mon père semblait reconnaître la personne qui parlait :

- C'est probablement Hitler qui parle, a-t-il dit.

Nous, les enfants de la station, étions complètement surpris. Celui qu'on qualifiait d'Hitler ["les chiens" en langage populaire], ce fameux Hitler était juste à nos côtés et il ne cessait d'aboyer. »

À travers le récit d'une vie racontée à la manière d'un scénario de long métrage, on découvre aussi un résumé des avancées technologiques qui bouleversent à chaque fois la profession de journaliste.

### RÉFLEXE AMNÉSIQUE

Aujourd'hui, une partie importante des ennuis politico-judiciaires de Dogan Özgüden (et de son épouse la journaliste Inci Tugsavul) a comme source sa curiosité journalistique et sa volonté de briser les tabous. L'homme aux multiples condamnations (par contumace) en Turquie pour délits d'opinion et d'édition n'hésite pas à creuser dans les parties les plus douloureuses de l'histoire du pays pour en relater les épisodes les plus révoltants aux yeux de l'opinion publique. Un de ces sujets toujours tabous est évidemment l'évocation du génocide arménien. Certains passages dans cet ouvrage où il nomme sans détour le génocide et les massacres des populations chrétiennes d'Orient par les dirigeants de l'époque risquent encore de lui valoir de nouvelles poursuites. Mais l'auteur ne s'arrête pas à appeler « un chat un chat », il s'interroge aussi sur le réflexe amnésique d'une partie de la population qui préfère ne pas poser certaines questions dérangementes.

« Un autre événement qui a marqué ma mémoire durant mon séjour [en 1944] au village de Muncusun était la présence du seul arménien du village dénommé Karabet. Il n'avait pas de famille ce Karabet. Il vivait solitaire et arrivait à survivre en faisant des petits boulots par-ci et par-là. La presque totalité des habitants du village était composée de migrants originaires de la péninsule balkanique – la Roumélie – sous domination ottomane et ayant quitté leurs terres natales à l'époque du grand exil provoqué par la guerre des Balkans. Mais qui avait habité dans ce village de Muncusun avant l'arrivée de ces Rouméliens et où sont-ils aujourd'hui ? Personne ne voulait répondre à ces questions. Quant à l'identité de Karabet, parmi les enfants, nous ne savions pas exactement répondre à cette question non plus. (...) Ce n'est que plus tard, pendant mes années à Ankara et à Istanbul, que j'ai appris de mes amis arméniens le sort dramatique des Arméniens de Kayseri et des gens comme Karabet. Kayseri était, avant les génocides, un haut lieu de la mère patrie arménienne. À tel point que même le fameux Mimar Sinan fréquemment cité par nos nationalistes turcs comme un "grand architecte turc" était lui aussi, comme beaucoup d'autres artistes et intellectuels renommés, d'origine arménienne et natif de cette province. »

Tout n'est pas grave et noir dans le livre. On y découvre aussi des souvenirs amusants d'un gamin qui devient, malgré lui, un supporter de football.

« - Es-tu le fils de monsieur Kadri ? Il paraît que tu as débarqué hier... Bienvenue parmi nous. Moi, c'est Aleko, lui c'est Nubar et lui c'est Cevdo... »

Il a continué ainsi en listant le prénom de chaque joueur pour terminer par moi.

- Et toi ?

- Moi, c'est Dogan...

Aleko m'a dit qu'il était d'origine grecque, que Nubar était d'origine arménienne et que Cevdo était d'origine kurde. Son père travaillait comme serveur au restaurant Karpiç tandis que les pères de Nubar et Cevdo faisaient du commerce au marché de Samanpazari. Les pères des autres enfants étaient des petits commerçants ou des employés.

- Tu soutiens quelle équipe ?

- Comment ça ? Quelle équipe ?

- Quelle équipe de football supportes-tu ?

Fenerbahçe, Besiktas ou Galatasaray ?

- Vous savez, je ne m'y connais ni en équipe, ni en football...

- Le football, c'est simple, a répondu Aleko. Si tu joues avec nous, tu apprendras rapidement. Concernant l'équipe, nous sommes ici tous supporters de Fenerbahçe, l'équipe de Lefter [grand footballeur d'origine grecque].

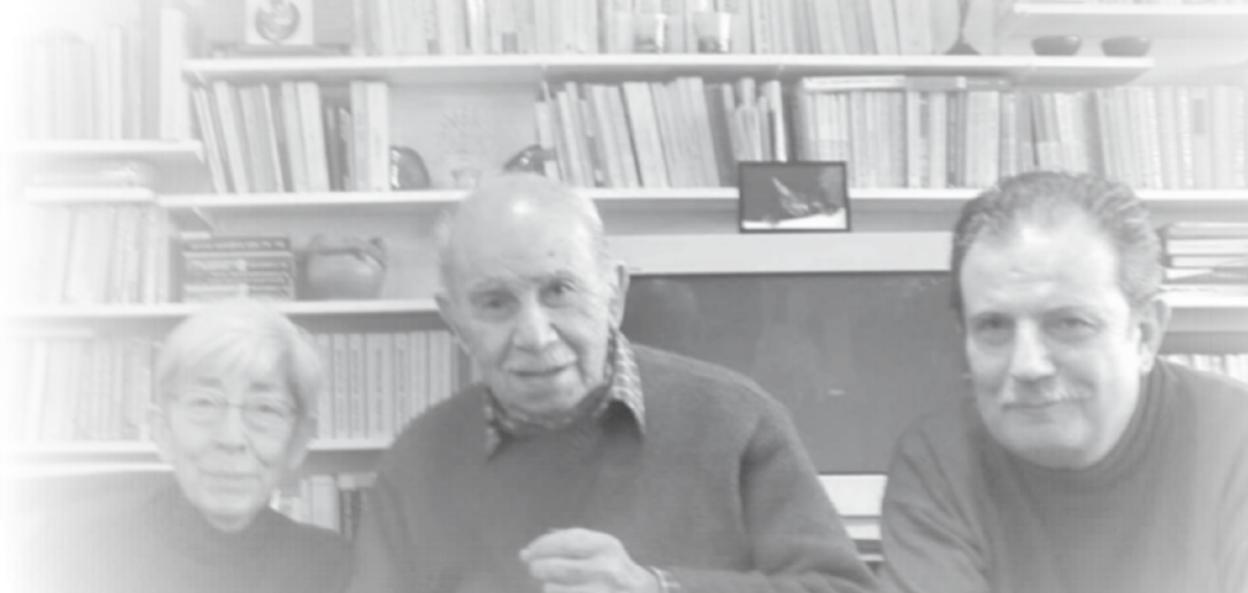
Je ne savais pas qui était Lefter mais j'avais déjà entendu le nom de Fenerbahçe (ou "Fener" pour les intimes) des élèves du lycée militaire de Kuleli que nous avions visité lors d'une fête de la République à Konya.

- D'accord, si c'est comme ça, je suis aussi Fenerli" [supporter de Fenerbahçe], ai-je répondu.

Du coup, ils m'ont rapidement intégré dans le match et on a tous continué à courir derrière ce ballon en tissu. »

Le petit Dogan aime jouer à la balle mais il aime encore plus lire les journaux. Un jour, alors qu'il se fait gronder par le cordonnier du coin qui n'a pas envie d'avoir sa vitre cassée par un footballeur du dimanche, Dogan découvre Marko Pasa, le journal satirique d'extrême gauche. Mais sa découverte n'enchanté ni sa famille, ni ses amis.

« -T'es malade ou quoi ? Marko Pasa, c'est le journal des communistes... Tu te cherches des ennuis, mon vieux ? »



*Malgré ces mises en garde, le vieux cordonnier et les exemplaires de Marko Pasa ont continué à aiguïser ma curiosité jusqu'à ce que nous quittions ce quartier. Même quand ma balle ne touchait plus sa vitre, je trouvais toujours une excuse pour me rendre dans sa boutique afin de jeter un œil sur la dernière livraison de Marko Pasa. Le journal changeait régulièrement de nom : Merhum Pasa, Malum Pasa, Yedi-Sekiz Hasan Pasa, Hür Marko Pasa, Bizim Pasa. Ce qui m'attirait le plus était le sous-titre qui accompagnait généralement ces titres : "Paraît quand il n'est pas censuré par le pouvoir" ou "Paraît en dehors des périodes où ses journalistes séjournent en prison" ».*

### **TRIPLEMENT DU SALAIRE DES JOURNALISTES**

Après le journalisme et le militantisme politique radical de gauche, il explique son engagement syndical et son méga-bluff de l'époque en 1962 où il avait (presque) réussi à faire tripler le salaire des journalistes dans une commission paritaire.

« La Commission du salaire minimum se réunissait pour débattre du salaire minimum des journalistes salariés. Dans cette commission paritaire composée de représentants des syndicats, du patronat et du gouvernement, j'étais en charge de la représentation des journalistes salariés. Après avoir étudié le salaire moyen des journalistes à travers le monde, j'ai proposé un salaire minimum net nécessaire de journaliste pour qu'il puisse travailler en toute indépendance. A l'époque, le salaire des correspondants (à l'exception des correspondants des journaux d'Istanbul) était entre 500 et 600 liras par mois. D'après le dossier que j'avais préparé, le salaire minimum d'un journaliste devait au moins être le triple de ces montants. »

La commission paritaire votera sa proposition, l'euphorie gagne ses collègues journalistes mais la pression et les chantages des patrons de presse pousseront ces mêmes journalistes à ne plus soutenir leur propre représentant syndical de peur de perdre leurs emplois au sein des rédactions. Pas de « happy end » donc mais rien d'étonnant pour ce syndicaliste qui misait sur un changement radical du système en place.

Son appartenance affichée pour le Parti ouvrier de Turquie (TIP) ne l'empêchera pas d'avoir une carrière au top niveau du petit monde journalistique d'Istanbul. Ce ne sont évidemment pas ses orientations politiques qui attirent les

*2006 : Özgüden et Tugsavul avec Vedat Türkali, doyen des écrivains et scénaristes turcs, lors de sa visite chez eux à Bruxelles. Photos Info-Türk*

patrons de presse mais ses connaissances, ses capacités techniques et organisationnelles au sein des rédactions. À peine âgé de 28 ans, en 1964, il accède au poste de rédacteur en chef d'*Aksam*, l'un des plus vieux quotidiens turcs qu'il ambitionne de repositionner différemment sur le plan rédactionnel.

« J'avais en face de moi un trésor historique de 46 ans. En tant que jeune journaliste, pouvais-je envisager d'être à la hauteur pour diriger le plus vieux quotidien de Turquie fondé en 1918, avant même la création de la République, par des personnalités comme Ali Naci Karacan, Kazım gınasi Dersan, Falih Rifkî Atay et Necmettin Sadak ? (...) Tous les services étaient d'avis de donner plus de place aux sujets de société et aux sports mais moi j'avais l'intention de faire exactement l'inverse. Je devais tenter de ne pas faire fuir nos lecteurs habitués aux pages de magazine et aux informations sportives tout en faisant d'*Aksam* un journal plus percutant sur les sujets politiques, sociaux et culturels affectant la Turquie. (...) J'ai organisé une réunion avec l'ensemble des collaborateurs du journal. Alors que ce genre de réunion se limite généralement aux journalistes, j'avais décidé d'y inclure le personnel des services techniques, administratifs et de diffusion. J'ai précisé que notre journal allait davantage rapporter et expliquer les évolutions sociétales et politiques en Turquie, un journal qui allait porter un regard attentif aux intérêts du peuple qui travaille et un journal qui allait avoir comme ligne éditoriale la défense et la préservation de l'indépendance de la Turquie. »

À peine âgé de 28 ans, en 1964, il accède au poste de rédacteur en chef d'*Aksam*, l'un des plus vieux quotidiens turcs qu'il ambitionne de repositionner différemment sur le plan rédactionnel.

### FACE AUX INTERROGATOIRES DE L'ARMÉE

L'expérience à la tête du quotidien durera deux années. Bien qu'ayant réussi le défi économique de redressement du journal en l'axant rédactionnellement plus à gauche, le jeune rédacteur en chef quittera *Aksam* suite à des pressions et des trahisons. Mais il ne dépose pas pour autant la plume puisqu'avec l'aide du grand écrivain turc Yagar Kemal, il fonde avec son épouse la revue *Ant* qui va notamment faire trembler l'establishment militaire. Convoqué juste après la grande résistance ouvrière du 15-16 juin 1970 à Istanbul dans une caserne militaire pour s'expliquer sur une couverture jugée hostile aux officiers de l'armée turque, Dogan Özgüden raconte ainsi son interrogatoire :

«Plusieurs exemplaires de la revue *Ant* se trouvaient devant l'officier de l'air et certains passages des articles avaient été soulignés. En prenant le dernier numéro, il a commencé à me poser des questions :

- Monsieur Dogan, d'où vous vient cette haine de l'armée ?

- Il n'y a pas de raison subjective me poussant à développer une haine de l'armée. J'ai officié pendant un an et demi dans cette armée comme officier de réserve, je m'y suis fait beaucoup d'amis parmi les officiers, les sous-officiers et les simples soldats. Ma famille compte aussi des officiers. Je critique le fait qu'on tente de transformer l'armée en une armée de capitalistes et qu'on tente ainsi d'éloigner les officiers de leur ancrage populaire.

- Regardez ces numéros... À chaque numéro, vous parlez des privilèges qui seraient accordés à l'armée, du fait que nous serions, par l'intermédiaire d'OYAK, en train de nous enrichir. Les gens qui lisent ces articles éprouvent de la haine envers nous. Lorsque nous nous rendons en uniforme au marché, nous voyons ouvertement la montée de cette haine. Votre revue joue un grand rôle derrière ce sentiment de haine.

- Si c'est le cas, nous ne pouvons être tenus pour responsables. Nous militons ouvertement en faveur d'une armée qui refuse toute collaboration avec les capitalistes et les impérialistes et pour une armée populaire.

Suite à cela, l'officier a changé de ton.

- Ecoutez, nous sommes aussi les enfants de ce peuple. Bien sûr que nous sommes une armée

populaire, d'ailleurs nous ne savons pas nous-mêmes à quoi sert vraiment cet OYAK.

- Justement, nous essayons d'éclaircir ces points dans la revue *Ant*. À travers OYAK et le complexe militaro-industriel, on essaie d'intégrer l'armée dans le système capitaliste, peut-être même sans que vous puissiez vous en rendre compte.

- Et pourquoi les tribunaux militaires ne peuvent-ils pas juger des délits commis par des travailleurs et des syndicalistes ?

- Parce que la résistance du 15 et 16 juin n'est pas un délit mais la manifestation pour défendre des droits constitutionnels... Même si le gouvernement et les capitalistes peuvent les considérer comme des délits, ce ne sont pas les patrons qui peuvent juger leurs ouvriers mais des juges indépendants.

- D'où sortez-vous que nous sommes les patrons de ces ouvriers ?

- Lisez *Ant*, vous verrez qu'on explique tout avec tous les documents à l'appui. Vous êtes devenus actionnaires d'OYAK, un holding qui compte des parts importantes dans des sociétés comme Goodyear, TEO, MAT, Graphette, Hektas, TPAO, TUKAS, Pe-Re-Ja et MAIS, soit là où sont employés les travailleurs que vous comptez juger. L'année prochaine, OYAK va produire des voitures à Bursa avec la société française Renault. Je vous laisse vous faire votre propre opinion... (...)

- Encore une question par curiosité. Pourquoi êtes-vous venus avec un photographe et pourquoi vous avoir fait photographier avant d'entrer dans la caserne ?

- Pour être sûr de sortir dans le même état que lorsque je suis entré.

Son expression faciale a de nouveau changé.

- Écoutez, cette fois-ci vous sortez dans ce même état mais la prochaine fois cela pourrait ne pas être le cas ! »

Un an après cet interrogatoire, un nouveau coup d'État frappe la Turquie. « À la radio, la première information diffusée annonçait la fermeture des journaux Bugün, Sabah et... *Ant*. Le commandement de la loi martiale d'Istanbul précisait dans un communiqué que "la revue *Ant* est fermée pour une durée indéterminée en vertu des articles 142, 311, 312, 156 et 159 du code pénal turc et que les poursuites contre leurs dirigeants vont être prochainement entamées".

Soit nous nous rendions volontairement au

commandement de la loi martiale, soit nous prenions le risque de nous faire pincer, torturer et peut-être tuer prochainement. (...) Le Premier ministre Nihat Erim, lors d'une déclaration lue le 5 mai, eut l'honneur d'annoncer la création d'un "fonds de lutte contre les anarchistes" à la Banque nationale pour favoriser la délation des suspects. Tous les concierges d'immeubles avaient reçu l'ordre de communiquer aux autorités policières la liste de personnes suspectes qui séjournèrent dans leurs immeubles, à défaut de quoi, ils seront eux-aussi traités comme les "anarchistes". L'état se resserrait petit à petit et força le couple de journalistes à fuir la Turquie à l'aide de faux passeports. « L'avion allemand transportait à toute vitesse sur une mer de nuages deux réfugiés politiques portant les surnoms de Mehmet Burhanettin et de Hacer vers un avenir comportant mille et une incertitudes... Vers le "journalisme apatride" ». C'est ainsi que Dogan Özgüden boucle ses mémoires d'avant l'exil.

Il convient naturellement de lire ce récit avec tout le regard critique nécessaire face aux écrits autobiographiques. Écrire ses mémoires, c'est un peu comme raconter ses anciennes amours. On étale ses belles conquêtes et on tente de masquer ses échecs cuisants. « Il ne faut ni tarder, ni se dépêcher d'écrire ses mémoires car si on tarde, on risque de ne plus avoir suffisamment de lecteurs et si on se dépêche, on risque de ne plus avoir suffisamment d'amis », a déclaré un jour à la radio Herman De Croo, ministre d'État et ancien président du Parlement belge. Les mémoires de Dogan Özgüden ont une valeur mémorielle pour l'histoire de l'immigration turque en Belgique qui dépasse la simple narration d'un parcours personnel. À l'instar des soixante-huitards en France ou en Belgique, la plupart des personnes citées et côtoyées par l'auteur ont occupé ou occupent toujours des fonctions dirigeantes dans la Turquie d'aujourd'hui. ■

**À l'instar des soixante-huitards en France ou en Belgique, la plupart des personnes citées et côtoyées par l'auteur ont occupé ou occupent toujours des fonctions dirigeantes dans la Turquie d'aujourd'hui.**

La revue  
**AIDE-mémoire** N°57

Aide-mémoire n°57 (juillet-septembre 2011) :

**L'intelligence contre la propagande**  
(1<sup>re</sup> partie), par Jean-François Bachelet.



Silvio Berlusconi, le règne du scandale, par Jérémy Mandin

Mais aussi :

- L'histoire et l'actualité de la Hongrie : les tentations droitières
- Un entretien avec Jean-François Dumont de l'Association des Journalistes Professionnels : « Grandeur et misère du cordon sanitaire »
- Luigi Nono et Christoph Schlingensief, deux artistes tués après leur mort
- Les nouveautés de la médiathèque des Territoires de la Mémoire

Aide-mémoire est la revue trimestrielle des Territoires de la Mémoire. Sa ligne éditoriale consiste à intégrer la lutte contre l'extrême droite et le fascisme dans un cadre global d'analyse et d'interprétation politique de la société contemporaine. À chaque numéro, citoyens engagés, philosophes, historiens et autres enseignants s'efforcent de décrypter les enjeux réels auxquels sont confrontées les sociétés démocratiques contemporaines.

L'actualité sociale et politique est également expliquée et interprétée à partir de l'histoire. Des extraits de journaux, d'études et d'ouvrages historiques offrent au lecteur la possibilité de juger lui-même les ressemblances et les similitudes entre les événements récents et ceux qui ont marqué l'ensemble du vingtième siècle. Enfin, Aide-mémoire est le lieu idéal pour relever livres, activités, débats et autres sites Internet utiles pour le combat citoyen contre la barbarie et l'intolérance.

Abonnement : 10,00€/an

Territoires de la Mémoire, asbl  
Boulevard d'Avroy 86 – 4000 Liège  
04 232 70 60  
accueil@territoires-memoire.be  
www.territoires-memoire.be